182

Eugénie

109

EUGÉNIE,

DRAMÉ

EN CINQ ACTES

ET EN PROSE.

PAR MR. DE BEAUMARCHAIS.

Une ſeule démarche haſardée m'a miſe à la merci de tout le monde.

Eugén. Acte III. Scene IV.

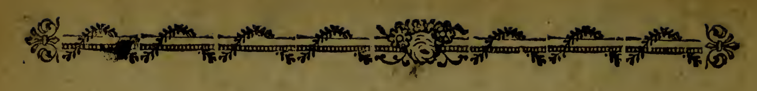
Lettres, pages 14 et 18.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXXXV.



ACTEURS.

Le Baron HARTLEY, pere d'Eugénie. 246

Le Lord Comte de CLARENDON, Amant d'Eugénie, cru ſon époux. 248

Mad. MURER, tante d'Eugénie. 244

EUGÉNIE, fille du Baron. 210

SIR CHARLES, frere d'Eugénie. 84

COWERLY, Capitaine de haut bord, ami du Baron. 50

~~DRINK~~, valet de chambre du Comte de Clarendon. 44

BETSY, femme de chambre d'Eugénie. 6

ROBERT, Laquais, de Mad. Murer. 12

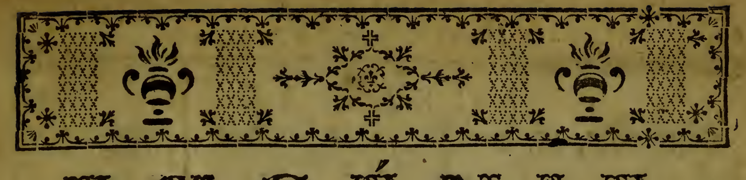
Perſonnages muets.

Des valets armés.

246
248
244
210
84
50
44
6
12

La Scene eſt à Londres, dans une Maiſon écartée appartenant au Comte de Clarendon.

1184





EUGÉNIE, DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Baron HARTELEY, Madame MURER, EUGÉNIE, BETSY.

Le Théâtre représente un Salon à la Françoise du meilleur goût. Des Malles & des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les Dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglois près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le Baron est assis derriere la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus ; de l'autre une bouteille de marasquin, empaillée, elle verse un verre au Baron, & regarde après de côté & d'autre.

BETSY.

COmme tout ceci est beau ! Mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir.

LE BARON, *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite ?

BETSY.

Oui, Monsieur ; l'autre est un passage par où l'on monte chez Madame.

LE BARON.

J'entends : ici dessus.

Madame MURER.

Vous ne sortez pas ; Monsieur, il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse... Hé bien ! Eugénie, tu ne dis mot, est-ce que tu me boudes ? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois,

EUGENIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon pere.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta Tante.

EUGENIE.

Cette maison est si recherchée...

Madame MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût... comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à desirer ici.

EUGENIE, *à part.*

Que celui à qui elle appartient. *(Betsy sort.)*

SCENE II.

EUGENIE, LE BARON, Mde. MURER, ROBERT.

ROBERT.

MOnfieur, une voiture...

LE BARON, *en fe levant.*

Mon chapeau, ma cane...

Madame MURER.

Robert, il faudra vider ces malles & remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le temps de fe reconnoître.

LE BARON, *à Robert.*

Où dis-tu que loge le Capitaine.

ROBERT.

Dans Suffolk Streilk tout auprès du Bagno.

LE BARON.

C'eft bon. (*Robert fort.*)

SCENE III.

Madame MURER, LE BARON, EUGENIE.

Madame MURER. (*Le ton de Madame Murer, dans toute cette Scene, eft un peu dédaigneux.*

J'Efpere que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le Lord Comte de Clarendon, quoiqu'il foit à Windfor : c'eft un jeune Seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maifon pendant notre féjour à Londres, & vous fentez que ce font-là de ces devoirs...

LE BARON, *la contrefaifant.*

Le Lord Comte un tel, un grand Seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine...

Madame MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, Monfieur ?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma Sœur, voilà trois fois que vous le dites : j'irai en fortant de chez le Capitaine Cowerly.

Madame MURER.

Comme il vous plaira pour celui-là ; je ne m'y intéreffe, ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment ? le frere d'un homme qui va époufer ma fille.

Madame MURER.

Ce n'eft pas une affaire faite.

LE BARON.

C'eft comme fi elle l'étoit.

Madame MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cents livres fterling de revenu, & qui eft [illegible] ridicule que fon frere le Capitaine !

LE BARON.

Ma Sœur, je ne fouffrirai jamais qu'on aviliffe en ma préfence un brave Officier, mon ancien ami.

Madame MURER.

Fort bien : je n'attaque ni fa bravoure, ni fon ancienneté : je dis feulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puiffe aimer.

LE BARON.

De la maniere dont les hommes d'aujourd'hui font faits c'eft affez difficile.

Madame MURER.

Raifon de plus pour le choifir aimable.

LE BARON.

Honnête.

Madame MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi, prefque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

Madame MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme ! puifqu'il faut vous dire tout, ma Sœur, il y a entre nous un dedit de deux mille guinées ; croyez-vous qu'on ait auffi la bonté de me le rendre ?

Madame MURER.

Vous comptiez bien fur mon oppofition quand vous avez fait ce bel arrangement ; il pourra vous coûter quelque chofe, mais je ne changerai rien au mien. Je fuis veuve & riche, ma Niece eft fous ma conduite, elle attend tout de moi ; & depuis la mort de fa mere, le foin de l'établir me regarde feule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois : mais vous n'entendez rien.

LE BARON, *brufquement.*

Il eft donc affez inutile que je vous écoute : je m'en vais. Adieu, mon Eugénie, tu m'obéiras : n'eft-ce pas ? (*Il la baife au front, & fort.*)

SCENE IV.

Madame MURER, EUGENIE.

Madame MURER.

QU'il m'amene fes Cowerly. (*Après un peu de filence.*) A votre tour, ma Niece, je vous examine ... Je conçois que la préfence de votre pere vous gêne, dans l'ignorance, où il eft de votre mariage : mais avec moi que fignifie cet air ? J'ai tout fait pour vous : je vous ai mariée ... Le plus bel établiffement des trois Royaumes ! Votre époux eft obligé de vous quitter, vous êtes chagrine : vous brûlez de le rejoindre à Londres : je vous y amene, tout cede à vos defirs ...

EUGENIE, *triftement.*

Cette ignorance de mon pere m'inquiete, Madame ; d'un autre côté, Mylord .... Devions-nous le trouver abfent, lorfque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée ?

Madame MURER.

Il eſt à Windſor avec la Cour. Un homme de ſon rang n'eſt pas toujours le maître de quitter . . .

EUGENIE.

Il a bien changé ?

Madame MURER.

Que voulez-vous dire ?

EUGENIE.

Que s'il avoit eu ces torts, lorſque vous m'ordonnâtes de recevoir ſa main, je ne me ſerois pas miſe dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

Madame MURER.

Lorſque je vous ordonnai, Miſs ! A vous entendre, on croiroit que je vous fis violence, & cependant ſans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée ſans dot, femme d'un vieillard ombrageux, & ſur-tout confinée pour la vie au Château de Cowerly . . . Car rien ne peut détacher votre pere de ſon inſipide projet.

EUGENIE.

Mais ſi le Comte a ceſſé de m'aimer.

Madame MURER.

En ſerez-vous moins Milady Clarendon ?... Et puis quelle idée ! Un homme qui a tout ſacrifié au bonheur de vous poſſéder.

EUGENIE, *pénétrée.*

Il étoit tendre alors. Que de larmes il verſa lorſqu'il fallut nous ſéparer ! Je pleurois auſſi, mais je ſentois que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles ſont partagées. Quelle différence !

Madame MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, & combien l'eſpoir de la voir bientôt mere, rend une jeune femme plus chere à ſon mari ? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéreſſante ?

EUGENIE.

Son peu d'empreſſement n'en eſt que plus affligeant.

Madame MURER.

Et moi je vous dis que vos ſoupçons l'outragent.

EUGENIE.

Avec quel plaiſir je m'avouerois coupable ?

Madame MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne penſez : & cette triſteſſe, ces larmes, ces inquiétudes. . . Croyez-vous tout cela bien raiſonnable ?

EUGENIE.

Graces aux conſidérations qui tiennent notre mariage ſecret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais auſſi Milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons !

Madame MURER.

Son valet de chambre eſt ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliſer. (*Elle ſonne.*)

SCENE V.

DRINK, Madame MURER, EUGENIE.

DRINK, *à Eugenie.*

Que veut Milady ?

Madame MURER.

Encore Milady ? on lui a défendu cent fois de vous nommer ainſi.

EUGENIE, *avec bonté.*

Dis-moi, Drink, quand ton maître revient-il à Londres ?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais ſont ſur la route demain le matin.

Madame MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma niece, (*à Drink*,) Vous allez voir s'il eſt arrivé.

DRINK.

Bon, Madame il ſeroit accouru...

SCENE VI.

DRINK, *ſeul.*

S'Il me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais ça me fait de la peine... C'eſt un ange que cette fille-là. Quelle douceur ? Elle apprivoiſeroit des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pu tromper une femme auſſi parfaite, & l'abandonner après. Mon maître, oui je le répete, mon maître, quoique moins âgé, eſt cent fois plus ſcélérat que moi.

SCENE VII.

Le Comte de CLARENDON, DRINK.

LE COMTE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Courage, Mons Drink.

DRINK, *étonné.*

Qui diantre vous ſavoit-là, Milord ? On vous croit à Windſor.

LE COMTE.

Vous diſiez donc que le plus ſcélérat de nous deux, ce n'eſt pas vous.

DRINK, *d'un ton un peu réſolu.*

Ma foi, Milord, puiſque vous l'avez entendu...

LE COMTE.

Ce lieu eſt ſûr apparemment ?

DRINK.

Il n'y a perſonne. La niece eſt chez la tante, le bon-homme de pere eſt ſorti.

LE COMTE, *ſurpris.*

Le pere eſt avec elles ?

DRINK.

Sans lui & ſans un vieux procès qu'on a déterré, je ne ſais ou, auroit-on trouvé un prétexte à ce voyage ?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras ! Et elles ſont ici ?

DRINK.

D'hier au ſoir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon abſence ?

DRINK.

Mademoiſelle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah ! je ſuis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet du mariage ?

DRINK.

Oh le diable gagne trop à vos deſſeins pour y nuire.

LE COMTE, *avec humeur.*

Je crois que le maraut s'ingere . . .

DRINK.

Parlons, Milord, ſans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'eſt pas, veux-tu dire ?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être inſtruite que vous en épouſez une autre. Quand je penſe à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes. . . Un contrat ſuppoſé : des regiſtres contrefaits : un miniſtre de votre façon... Dieu ſait... Tous les rôles diſtribués à chacun de nous, & joués... Quand je me rappelle la confiance de cette tante, la piété de la niece pendant la ridicule cérémonie, & dans votre chapelle encore. . . . Non, je crois auſſi fermement qu'il n'y auroit jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le miniſtre, ni pour nous qui ſervîmes de témoins . . .

LE COMTE, *fait un geſte furieux qui coupe la parole à Drink ; & après une petite pauſe dit froidement.*

Monſieur Drink, vous êtes le plus ſot coquin que je connoiſſe (*Il tire ſa bourſe & la lui donne.*) Vous n'êtes plus à moi, ſortez, mais ſi la moindre indiſcretion. . .

DRINK.

Eſt-ce que j'ai jamais manqué à Milord ?

LE COMTE.

Je déteſte les valets raiſonneurs, & je me défie ſur-tout des fripons ſcrupuleux.

DRINK.

Eh bien je ne dirai plus un ſeul mot : uſez de moi comme il vous plaira. Mais pour la Demoiſelle, en vérité c'eſt dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien ; à la vue de l'or, votre conſcience s'appaiſe . . . Je ne ſuis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourſe.

LE COMTE, *refuſant de la prendre.*

Cela ſuffit : mais qu'il ne vous arrive jamais. . . . Approchez. Puiſqu'on ne ſait rien de ce fatal mariage...

DRINK.

Fatal ! qui vous force à le conclure ?

LE COMTE.

Le Roi qui a parlé : mon oncle qui presse : des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. (*A part.*) Et plus que tout, la honte que j'aurois de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici ? . . .

LE COMTE, *rêvant.*

Oh ! je . . . Quand une fois je serai marié . . . Et puis elles ne verront personne . . . Cette maison, quoiqu'assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu . . . Je ferai ensorte qu'elles repartent bientôt. Vas toujours m'annoncer : cette visite préviendra les soupçons . . .

DRINK, *se retournant.*

Les soupçons ! Qui diable oseroit seulement penser ce que nous exécutons nous autres ?

LE COMTE.

Il a raison. (*il le rappelle.*) Ecoute, écoute.

DRINK.

Milord ?

LE COMTE, *à lui-même en se promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même tems à tout le monde. (*à Drink.*) Ont-elles déjà reçu des lettres.

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE, *à lui-même en se promenant.*

C'est mon Intendant . . . Parce qu'il est prêt à rendre l'ame . . . Il me mande . . . Il me fait une frayeur avec ses remords . . . Le malheureux ! Après m'avoir lui-même jeté dans tout cet embarras . . . Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*A Drink.*) Tu iras toi-même à la poste.

DRINK.

Oui, Milord.

LE COMTE.

Prends-y garde au moins. Il ne faudroit qu'une lettre comme celle que j'en reçois... Tu connois son écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qu'il viendra de là . . .

LE COMTE.

Fort bien. Vas m'annoncer.

(*Drink sort par la porte qui monte chez Madame Murer.*

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul se promenant avec inquiétude.*

QUe je suis loin de l'air tranquille que j'affecte ! ... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espere qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chere . . . Elle aime les souffrances de son nouvel état . . . Misérable ambition ! . . . Je l'adore, & j'en épouse une autre . . . Elle arrive, & l'on me marie... Mon oncle... Oh ! s'il savoit... Peut-être... Non, il me déshériteroit... (*Il se jette sur un fauteuil.*) Que de peines ! d'intrigues ! . . . Si l'on calculoit bien ce qu'il en coute pour être méchant. . . (*Se levant brusquement.*) Les réflexions de cet homme m'ont troublé . . . Comme si je n'avois pas assez du cri de ma conscience, sans être assailli des remords de mes valets . . . Ah ! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase . . . La voici. Qu'elle est belle !

SCENE IX.

Madame MURER, EUGENIE, LE COMTE.

EUGENIE, *en courant arrive la premiere, puis elle s'arrête tout-à-coup en rougissant.*

LE COMTE, *s'avançant vers elle, & lui prenant la main avec quelque embarras.*

UN mouvement plus naturel vous faisoit précipiter vos pas, Eugénie. Aurois-je eu le malheur de mériter ? . . . (*à Madame Murer qui entre, en la saluant.*) Ah ! Madame, pardon : vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

Madame MURER.

Vous vous moquez, Milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons ?

LE COMTE, *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chere Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée. J'aurois désobéi à mon oncle, au Roi même, si l'intérêt de notre union . . .

EUGENIE, *soupirant.*

Ah ! Milord ?

Madame MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE, *vivement.*

Eh de quoi ? Vous m'effrayez ! Parlez, je vous prie.

EUGENIE.

Rappellez-vous, Milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parens.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGENIE, *avec douleur.*

Votre présence me soutenoit contre mes reflexions; mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule. . . Les derniers conseils d'une mere mourante . . . La faute que je commettois contre mon pere absent . . . L'air de mystere qui accompagnoit l'auguste cérémonie dans votre château. . .

Madame MURER.

N'étoit-il pas indispensable ?

EUGENIE.

Votre départ : nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi. . . (*baissant la voix.*) Mon état. . .

LE COMTE, *lui baise la main.*

Votre état, Eugénie ! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger (*à part.*) Infortunée !

EUGENIE, *tendrement.*

Ah qu'il me seroit cher ! s'il ne m'exposoit pas. . .

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi ? Ordonnez.

EUGENIE.

Puisqu'il m'est permis de demander, je desire que vous em-

ployez auprès de mon pere cet art de persuader, ah ! que vous possédez si parfaitement.

LE COMTE.

Ma chere Eugénie !

EUGENIE.

Je souhaiterois que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance, qui ne peut durer plus long-tems sans crime & sans danger pour moi.

Madame MURER.

Le Comte seul peut décider la question.

LE COMTE, *avec timidité.*

Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres ? ... Si près de mon oncle ? ... S'exposer... Cette colere si redoutable de votre pere... Je pensois que l'on pourroit remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGENIE, *vivement.*

Où vous viendrez ?

LE COMTE.

J'espérois vous y rejoindre avant peu.

EUGENIE, *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous ? Un seul mot de ce dessein nous eût empêché de venir à Londres.

LE COMTE.

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serois bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égaloit le vôtre. (*D'un ton très-affectueux.*) Aurois-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi?

Madame MURER.

Il est charmant !

EUGENIE, *baissant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous Milord ?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGENIE, *avec embarras.*

Un cœur sensible s'inquiete de tout. Il m'a semblé voir dans vos lettres, une espece d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint....

LE COMTE, *un peu décontenancé.*

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même. Vos soupçons m'y contraignent ; je le ferai. (*Prenant un ton plus rassuré.*) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux ; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, & ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes, aux charmes d'une passion vive & toujours nouvelle. Je disois, quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur ! ... Vous pleurez Eugénie !

EUGENIE, *lui tendant les bras & le regardant avec passion.*

Ah ! laisse-les couler ... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah, mon cher époux ! la joie a donc aussi ses larmes !

LE COMTE, *troublé.*

Eugénie ! . . . (*à part.*) Dans quel trouble elle me jette.

Madame MURER.

Eh bien, ma niece ?

EUGENIE, *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur ; il fut trop timide.

LE BARON, *dehors sans être apperçu.*

Pas un scheling avec.

Madame MURER.

Reconnoissez mon frere au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE, *à part.*

Il faut avoir une ame féroce pour résister à tant de charmes.

SCENE X.

LE BARON, LE COMTE, Madame MURER, EUGENIE.

LE BARON, *en entrant crie dehors.*

Renvoyez-le, vous dis-je. (*A lui même en avançant.*) L'indigne séjour ! la sotte ville ! & sur-tout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on sait absens !

Madame MURER.

Toujours emporté !

LE BARON.

Eh bien ! eh bien, ma sœur ! ce n'est pas vous que cela regarde.

Madame MURER.

Je le crois ; Monsieur ; mais que doit penser de vous Milord Clarendon ?

LE BARON, *saluant.*

Ah ! pardon, Milord.

Madame MURER.

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos Juges. . . .

LE BARON, *au Comte.*

Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE.

Je suis fâché, Monsieur. . .

LE BARON, *se tournant vers sa fille.*

Bon jour, mon Eugénie.

LE COMTE, *à lui même se rappellant la derniere phrase d'Eugénie.*

La joie a donc aussi ses larmes !

LE BARON, *au Comte.*

Comment la trouvez-vous, Milord ? Mais vous vous connoissiez déjà son frere & elle, voilà tout ce qui me reste. . . Elle étoit gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah ! quand elle sera mariée ! . . . A propos de mariage, j'allois oublier de vous faire un compliment. . .

LE COMTE, *interrompant.*

A moi, Monsieur ? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces Dames.

LE BARON.

Eh ! non, non : c'est sur votre mariage.

Madame MURER, *vivement.*

EUGENIE, *à part avec frayeur.*

Ah Ciel !

LE COMTE, *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi je ne l'ai pas deviné. Votre Suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage....

LE COMTE, *interrompant.*

Ah, ah!... Oui : C'est... C'est un de mes parens. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un on va pour la signature...

LE BARON.

Non, il dit que cela vous regarde.

LE COMTE, *embarrassé.*

Discours de valets... Il est bien vrai que mon oncle, ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche ; (*regardant Eugénie.*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, & peut être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a & n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles...

Madame MURER.

Mon frere va s'égayer. Trouvez bon, Messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE, *saluant.*

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées... Je vous demande la permission, Mesdames, de vous voir le plus souvent...

Madame MURER.

Jamais aussi souvent que nous le desirons, Milord. (*Le Comte sort, le Baron l'accompagne : ils se font des politesses.*)

SCENE XI.

Madame MURER, EUGENIE.

Madame MURER.

AVec quelle adresse & quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer !

EUGENIE, *honteuse d'un mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de niece... A un certain mot de mon pere, n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux... Il m'avoit caché ces bruits dans la crainte de m'affliger... Comme il m'a regardée en répondant.... Ah ma tante, que je l'aime !

Madame MURER, *l'embrasse.*

Ma niece, vous êtes la plus heureuse des femmes. (*Elles vont chez le Baron par la porte d'entrée.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DRINK, *seul un paquet de Lettres à la main. Il se retourne en entrant, & crie au Facteur qui s'en va.*

A Moi seul, entendez-vous ? (*Il avance dans le salon.*) Un homme averti, en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le Facteur vient de me remettre. Il faut servir un maître qui rosse aussi fort qu'il recompense bien. (*Il lit une adresse.*) Hem, m, m, à Monsieur, Monsieur le Baron Hartley. Voilà pour le pere. Quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, &c. &c. (*Il en lit une autre.*) Hem, m, m, Armée d'Irlande : c'est du fils. Ceci doit encore passer ; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troisieme.*) Hem, m, m, Lancastre ! voici qui paroît suspect. (*Il lit.*) A Madame Murer près du parc S. James... Pour la tante... c'est l'écriture de M. Williams, notre marieur, l'Intendant de Milord... main-basse sur celle-ci. Peste. La jeune personne eût appris... A propos, il se meurt, dit mon maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, & l'on apprend quelquefois... (*Il hésite un peu, & enfin rompant le cachet, il lit.*) » Madame, je touche au moment terrible, où je vais rendre compte des actions de » ma vie. » (*Il parle.*) Un Intendant !... le comte sera long. (*Il lit.*) » Les remords me pressent, & je veux réparer autant qu'il est en moi, par cet avis » tardif, le crime dont je me suis rendu coupable, en portant le jeune Lord, » Comte de Clarendon à tromper votre malheureuse niece par un mariage simulé. » (*Il parle.*) Mon maître s'étoit douté de cette lettre ; c'est un vrai démon pour les précautions.

SCENE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE, *arrivant par le jardin avec précaution.*

EST-ce toi, Drink ?

DRINK.

Milord !

LE COMTE.

Un mot, & je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avois oublié... J'étois si troublé en sortant... Mon mariage qui se fait demain est dans la bouche de tout le monde : on ne parle d'autre chose... Il faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui surtout ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK.

Elles ne connoissent personnes à Londres.

LE COMTE.

Je sais que le pere est fort l'ami d'un certain Capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle : brave homme ; mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la ville les secrets qu'on lui a dit à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK.

Quelle figure est-ce ?

LE COMTE.

Tu ne connois que lui. Du tems de la petite, il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK.

Quoi! ce bavard, qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui rapportant que Lady Alton avoit paſſé un jour entier ici ?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher Lady Alton ?

DRINK.

Ah, vraiment non! c'eſt plus nouveau que cela. C'étoit donc une des deux Aufalſen ? ma foi je confond les époques, il en eſt tant venu.

LE COMTE.

Eh, non. C'eſt celui qui a marié cette fille ſoit-diſant d'honneur de la Reine, à ce benêt d'Arlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah! j'y ſuis, j'y ſuis.

LE COMTE.

S'il ſe préſentoit....

DRINK.

Laiſſez-moi faire. Il en ſera de lui comme du Facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avois recommandé.

DRINK.

C'eſt ce que je diſois. Mon maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien ?

DRINK, *s'approchant d'un air de confiance.*

J'ai détourné une furieuſe lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE, *lui coupant la parole.*

Paix. C'eſt Eugénie.

SCENE III.

EUGENIE, LE COMTE, DRINK.

EUGENIE, *faiſant un cri de ſurpriſe.*

AH, Milord!

LE COMTE, *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laiſſe-nous.

SCENE IV.

LE COMTE, EUGENIE.

EUGENIE, *avec joie.*

APprenez la plus agréable nouvelle....

LE COMTE.

Si elle intéreſſe mon Eugénie....

EUGENIE.

Mon pere eſt enchanté de vous. Ah, j'en étois bien ſûre! Il faiſoit votre éloge à l'inſtant. Je me ſerois miſe de bon cœur à ſes pieds pour le remercier. Il me rendoit fiere de mon époux. Je me ſuis ſentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE.

Vous me faites trembler! expoſer tout ce que j'aime au bruſque

effet de son ressentiment.

EUGENIE, *vivement.*

Je sais qu'il est violent ; mais il est mon pere. Il est juste, il est bon. Venez, Milord, que notre profond respect le désarme. Entrons, ce moment sera le plus heureux....

LE COMTE, *embarrassé.*

Eugénie ! quoi, vous voulez ?.. quoi, sans nulle précaution ?...

EUGENIE, *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chere, c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens, depuis trop long-tems les soupçons odieux outragent ta femme ; les regards méchans la poursuivent. Fais cesser un si pénible état ; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon pere. Viens, il ne nous résistera pas.

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras ! (*à Eugénie.*) Souffrez au moins que je le revoie encore avant pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGENIE, *lui prenant la main.*

Non : elles peuvent changer. La premiere impression est pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCENE V.

Madame MURER, EUGENIE, LE COMTE.

LE COMTE, *appercevant Madame Murer.*

AH, Madame ! venez m'aider à lui faire entendre raison.

Madame MURER.

Le Comte ici ! J'aurois dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son pere, sa belle ame s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

Madame MURER.

Ah, Milord, gardez-vous en bien ! Mon avis au contraire est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveilloit & vous trouvoit ici, ce prompt retour lui feroit soupçonner...

LE COMTE, *cachant sa joie sous un cri empressé.*

Tout seroit perdu ! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins le chagrin, puisque c'est à sa sureté que je fais ce sacrifice. (*il sort.*)

SCENE VI.

Madame MURER, EUGENIE.

EUGENIE, *le regarde aller, & après un peu de silence douloureusement.*

IL s'en va.

Madame MURER.

Mais vous avez donc tout-à-coup perdu l'esprit ?

EUGENIE.

Etre réduite à composer avec son devoir ; n'oser regarder son pere

pere : voilà ma vie. Je ſuis confuſe en ſa préſence ; ſa bonté me peſe, ſa confiance me fait rougir, & ſes careſſes m'humilient. Il eſt ſi accablant de recevoir des éloges, & de ſentir qu'on ne les mérite pas.

Madame MURÆR.

Mais à Londres, où le Comte a tant de ménagement à garder... D'ailleurs, votre état ne rend pas encore cet aveu indiſpenſable.

EUGENIE.

N'eſt-il pas plus aiſé de prévenir un mal, que d'en arrêter les progrès? Le tems fuit, l'occaſion échappe, les convenances diminuent ; l'embarras de parler augmente, & le malheur arrive.

Madame MURER.

Votre époux eſt trop délicat pour vous expoſer.

EUGENIE, *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans ſon air, de recherches dans ſon langage ? Cela me frappe à préſent que j'y réfléchis. Cette touchante ſimplicité qu'il avoit à la campagne, étoit bien préférable.

Madame MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DRINK.

Madame MURER, *à Drink qui tient un paquet.*

QU'eſt-ce que c'eſt ?

DRINK.

Des lettres que le Facteur vient d'apporter.

Madame MURER, *parcourant les adreſſes.*

D'Irlande : voici des nouvelles. (*Drink arrange le ſalon, & écoute la converſation.*)

EUGENIE, *avec vivacité.*

De mon frere ?

Madame MURER.

Non. C'eſt une lettre de ſon couſin qui ſert dans le même Corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGENIE.

Point de lettres de Sir Charles ? Il eſt bien étonnant.

Madame MURER, *à Drink qui ouvre une malle.*

Laiſſez cela. Betſy ſerrera nos habits. (*Drink ſort.*)

SCENE VIII.

Madame MURER, EUGENIE.

EUGENIE, *pendant que Madame Murer lit bas.*

SOn ſilence me ſurprend & m'afflige.

Madame MURER, *d'un ton compoſé.*

S'il vous afflige, Miſs, la lettre de Sir Henri ne me paroît pas propre à vous conſoler. Votre frere n'a pas reçu nos dernieres ! c'eſt un terrible état que le métier de la guerre.

EUGENIE, *troublée.*

Mon frere eſt mort !

Madame MURER.

Ai je dit un mot de cela ?

EUGENIE.

Je n'ai pas une goutte de ſang.

Madame MURER.

Puiſque votre effroi va au-devant de mes précautions, liſez vous-même.

EUGENIE, *lit en tremblant.*

» Mon couſin griévement inſulté par ſon Colonel, l'a forcé de » ſe battre & l'a déſarmé. Son ennemi vient de le dénoncer ; ce » qui a obligé Sir Charles à prendre ſecretement la route de Lon- » dres. Mais le Colonel le ſuit pour l'accuſer chez le Miniſtre. » Ah, mon frere !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. LE BARON.

LE BARON.

EH bien, parce que je m'endors un moment en jaſant avec vous.

EUGENIE, *troublée.*

Mon frere s'eſt battu.

LE BARON.

D'où ſavez-vous cela ?

EUGENIE.

C'eſt ce que mande Sir Henri.

Madame MURER, *avec importance.*

Et il a déſarmé ſon homme ; ſi ce n'étoit ſon Colonel.

LE BARON.

Son Colonel tout comme un autre.

EUGENIE.

Mon pere, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le ſauver.

Madame MURER.

Où le prendre ?

EUGENIE.

Mon couſin dit qu'il eſt à Londres.

Madame MURER.

Mais il ne ſait pas que nous y ſommes.

EUGENIE, *baiſſant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourroit-il pas ?...

Madame MURER, *d'un air dédaigneux.*

Le cher Lord ! Ah, oui. Si Monſieur lui fait la grace d'accepter ſes ſervices.

LE BARON, *lui rendant ſon air.*

Ma foi, ce ſeroit ma derniere reſſource. Donnez-moi la lettre, Eugénie. (*il lit tout bas.*) Diable ! (*il lit tout haut.*) » Quand il ne » réuſſiroit pas à le perdre, avertiſſez Sir Charles d'être toujours » ſur ſes gardes, le Colonel a la réputation de ſe défaire des gens » par toutes ſortes de voies «... Bon, cela ne peut pas être ; un officier...

Madame MURER.

Cet événement me ramene à ce que je vous diſois tantôt, Monſieur, ſi au lieu de deſtiner votre fille à un vieux Militaire ſans

fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevées. Les protections aujourd'hui...

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma sœur une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir. Vous aimez les Lords, les gens du haut parage, & moi je les déteste. Ma fille m'est trop chere pour la sacrifier à votre vanité, & la rendre malheureuse.

Madame MURER.

Et pourquoi malheureuse.

LE BARON.

Est-ce que je ne connois pas vos petits grands Seigneurs? Voyez-les dans les unions même les plus égales pour la fortune. Une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent, encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

Madame MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons? Vous faites le procès à la jeunesse & nullement à la qualité: c'est dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages, & alors les graces de la Cour...

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises; n'est-ce pas! Peut-on solliciter des récompenses quand on n'a rien fait pour son pays? & quand le principe des demandes est aussi honteux; n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées! Mais je veux encore que son importunité les arrache; eh bien, je lui préférerai toujours un brave officier qui les aura méritées sans les obtenir; & cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la Cour, il a l'estime de toute l'armée; l'un vaut bien l'autre, je crois.

Madame MURER.

Mais, Monsieur....

LE BARON, *impatient.*

Mais, Madame, si vous êtes éprise à ce point de vos Lords, que n'en épousez-vous quelqu'un vous-même.

Madame MURER, *fiérement.*

Vous mériteriez que je le fisse, & que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangere.

LE BARON, *la saluant.*

A votre aise, ma sœur. Pour mes enfans moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasion de sottises.

EUGENIE, *à part.*

Toujours en querelle, que je suis malheureuse!

SCENE X.

ROBERT, LE BARON, Madame MURER, EUGENIE.

ROBERT.

Le capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCENE XI.

LE BARON, Mde. MURER, EUGENIE.

Madame MURER.

UN moment s'il vous plaît, que nous ſoyions parties. Je vous l'ai dit, c'eſt un homme que je ne puis ſouffrir.

LE BARON.

Mais quelle politeſſe avez-vous donc vous autres? Un de nos amis communs, & qui va nous appartenir.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE COWERLY.

LE CAPITAINE, *d'un ton bruyant.*

BOn jour, mon très-cher.

LE BARON.

Bon jour, Capitaine. Nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laiſſé. Mais, en honneur, je m'en retournois ſans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens; le plus obſtiné valet, (*je ne ſais où je l'ai vu.*) prétendoit qu'il n'y avoit perſonne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre... Ma ſœur!

Madame MURER, *ſechement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune viſite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, Baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte; ſi je puis vous être utile, & ſi ces Dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'eſt ma ſœur, & voici bientôt la tienne.

(*montrant ſa fille.*)

LE CAPITAINE, *à Eugénie.*

J'envie, Mademoiſelle, le ſort de mon frere; en vous voyant, on n'eſt plus étonné des précautions qu'il a priſes pour aſſurer ſon bonheur.

Madame MURER, *d'un air diſtrait.*

Comme dit fort bien Monſieur, les précautions ſont toujours utiles en affaires: chacun prend les ſiennes.

LE CAPITAINE, *cherchant des yeux.*

Mais où donc eſt-il?

LE BARON.

Qui?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils ? qui le ſait !

Madame MURER.

A quoi tend cette queſtion, Monſieur ?

LE CAPITAINE.

N'eſt-ce pas ſon affaire qui vous attire tous à Londres ?

LE BARON.

Pas un mot de cela : un maudit procès, dont je ne ſais autre choſe ſinon que j'ai raiſon... Mais connoîtrois tu déjà l'aventure de mon fils ?

LE CAPITAINE.

C'eſt une miſere, une vétille ; moins que rien.

LE BARON.

Sans doute : il n'y a que la ſubordination.

Madame MURER, *ſechement.*

J'admire comment Monſieur a le don de tout deviner : nous en recevons la premiere nouvelle à l'inſtant.

LE CAPITAINE.

Moi je l'ai vu, Madame.

EUGENIE.

Mon frere ?

LE CAPITAINE.

Oui, Mademoiſelle.

LE BARON.

Où ! Quand ? Comment ?

LE CAPITAINE.

Au Parc, avant-hier ſur la brune. Sir Charles eſt ici ſecretement depuis cinq jours ; il ne ſort que le ſoir, parce qu'il s'eſt battu contre ſon Colonel : il ſe fait appeler le chevalier Campley. N'eſt-ce pas cela !

Madame MURER.

Nous n'en ſavons pas tant.

EUGENIE.

Où pourrons-nous le trouver ?

LE BARON.

En quel lieu loge il ?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en ſais rien ; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai ſon affaire ! j'ai quelque crédit, comme vous ſavez.

Madame MURER, *dédaigneuſement.*

La ſeule choſe dont nous ayons beſoin, eſt juſtement celle que Monſieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, Madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer ſa demeure ; & en liſant tout-à-l'heure le billet du Baron, je croyois de bonne foi le rencontrer ici.

Madame MURER.

Cela eſt d'autant plus malheureux, que dans le beſoin où il eſt d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du Miniſtre.

Oh ! ce pays ci eſt tout plein de gens qui font profeſſion de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel eſt-il ? Je vous dirai bientôt...

Madame MURER, *dédaigneuſement.*

Ce n'eſt que le Comte de Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de Milord Duc ?

Madame MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il eſt fort de mes amis. Je me charge, ſi vous voulez...

Madame MURER, *d'un air vain.*

Il me fait auſſi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'eſt lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raiſon. Je regardois en entrant... Mais ce valet a détourné mon attention... Eh parbleu ! c'eſt un homme à lui. Je diſois bien... Je reconnois tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis ſoupers dans ce ſalon : c'eſt, comme il l'appelle à la françoiſe, ſa petite maiſon.

Madame MURER, *fiérement.*

Petite maiſon, Monſieur ?

LE BARON.

Eh, petite ou grande ! faut-il diſputer ſur un mot ? Il ſuffit qu'il nous la prête... Il étoit ici, il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui ; Je l'aurois parié à Windſor.

LE BARON.

Il en arrivoit.

LE CAPITAINE.

C'eſt ma foi vrai. J'oubliois que le mariage ſe fait à Londres.

Madame MURER & EUGENIE, *en même tems.*

Le mariage ?

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'eſt pas poſſible que vous l'ignoriez, ſi vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le ſavois bien moi.

Madame MURER, *dédaineuſement.*

Hum... C'eſt comme la petite maiſon. Que voulez-vous dire, Quel mariage ?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre ; la fille du Comte de Wincheſter : un gouvernement que le Roi donne au jeune Lord en préſent de noces. Mais c'eſt une choſe publique & que tout Londres ſait.

EUGENIE, *à part.*

Dieux ! Où me cacher ?

Madame MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout celá.

LE CAPITAINE.

Quoi ! férieufement ? Dès que Madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il eft vrai, Capitaine, qu'il s'en eft beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui paffe ma vie avec fon oncle ; moi qu'on a confulté fur tout ; ce fera comme il vous plaira, au refte. Ainfi donc les livrées faites, les carroffes & les diamans achetés, l'hôtel meublé, les articles fignés, font autant de chimeres.

EUGENIE, *à part.*

Ah, malheureufe !

LE BARON.

Mais, ma fœur, cela me paroît affez pofitif : qu'avez-vous à répondre ?

Madame MURER.

Que Monfieur a rêvé tout ce qu'il dit. Parce que je fais de très-bonne part, moi, que le Comte a d'autres engagemens.

LE CAPITAINE.

Ah! Oui. Quelque illuftre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la lifte nombreufe de fes bonnes fortunes. Nous connoiffons l'homme. Je me fouviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avoit tenu quelque tems éloigné de la Capitale.

Madame MURER, *dédaigneufement.*

Un goût provincial ?

LE BARON, *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, & dont il s'eft amufé apparemment ?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON, *d'un air content.*

C'eft bon, c'eft bon. Je ne fuis pas fâché que de tems en tems une pauvre abandonnée ferve d'exemple aux autres, & tienne un peu ces demoifelles en refpect devant les fuites de leurs petites paffions. Et le pere & mere, moi, c'eft cela qui me réjouit.

EUGENIE, *à part.*

Je ne puis plus foutenir le fuplice où je fuis.

LE CAPITAINE.

Mademoifelle me paroît incommodée.

LE BARON.

Ma fille ?... qu'as-tu donc, ma chere enfant ?

EUGENIE, *tremblante.*

Je ne me fens pas bien, mon pere.

Madame MURER.

Je vous l'avois dit auffi, ma chere niece ; nous devions nous retirer. Venez, laiffons ces Meffieurs fe raconter leurs merveilleufes anecdotes.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

PArdon, Capitaine.

LE CAPITAINE, *lui prenant. la main.*

Adieu, Baron, je prènds bien de la part...

LE BARON, *le ramenant.*

Ah ça, mon fils, je te prie, comment dis-tu qu'il se fait appeller?

LE CAPITAINE.

Le chevalier de Campley.

LE BARON.

Campley? Si je n'écris pas ce nom là, je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une lettre qui menâce d'assassins... Il ne va que la nuit... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au Parc, & si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu ici. LE BARON.

A merveille. (*Ils sortent par la porte du vestibule.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK, *à Robert en disputant.*

ET moi, je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer?

ROBERT.

Mais c'est que vous ignorez que le Capitaine Cowerly est l'intime ami de Monsieur. DRINK, *plus haut en colere.*

L'intime ami du diable. Est ce à toi d'entrer dans les raisons? Es-tu valet-de-chambre ici? BETSY, *à genoux se retourne.*

Chut... Parlez plus bas. Ma maîtresse est chez elle; elle est incommodée. (*Elle prend des robes sous son bras, & va pour entrer chez Eugénie.*) DRINK, *courant après.*

Miss, Miss, n'avez vous plus rien à prendre dans les malles? (*Il veut l'embrasser.*) BETSY, *s'esquivant.*

Ah, sans doute.... Non, vous pouvez les emporter. (*Elle entre chez Eugénie.*)

SCENE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK, *revient prendre la malle.*

QUe cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlevent une malle & sortent.*)

SCENE III.

EUGÉNIE, BETSY.

Eugénie sort de chez elle ; marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy qui la suit, lui donne un fauteuil ; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux sans parler. Betsy la considere quelque tems ; fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes & rentre dans la chambre de sa maîtresse.

SCENE IV.

EUGÉNIE, *assise d'un ton douloureux.*

J'Ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable .. Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxieme malle, Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le salon.*) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh ma mere ! c'est bien aujourd'hui que je dois pleurer ! (*Elle se leve vivement.*) C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendroit la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon pere. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah, malheureuse ! c'étoit alors qu'il falloit penser ainsi. Dieux ! le voici. (*Elle tombe sur son siege.*)

SCENE V.

EUGENIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant ; ton état m'inquiete.

EUGENIE, *à part.*

Que lui dirai-je ? (*Elle veut se lever, le Baron la fait asseoir.*)

LE BARON, *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur saura sans doute....

EUGENIE, *tremblante.*

Non, non, Monsieur, ses bontés & les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinois avec le Capitaine, & le tout pour la contrarier un moment ; car elle est engouée de ce Milord, qui franchement est bien le plus mauvais sujet... Dès qu'on en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, & qu'il l'ait abandonnée ? ce n'est pas la centieme. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là ; mais lorsqu'elles n'intéressent personne, & que les détails en sont plaisans. C'est une drôle de femme avec son esprit. Au reste, si notre conversation t'a déplu, je t'en demande pardon.

EUGENIE, *à part.*

Je suis hors de moi.

LE BARON, *tirant un siege auprès d'elle, & la baisant avant de s'asseoir.*

Viens, mon Eugénie : baise-moi. Tu es sage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendresse.

EUGENIE *troublée, se leve.*

Mon pere !...

LE BARON, *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant ? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGENIE, *se laissant tomber à genoux.*

Ah ! mon pere...

LE BARON, *étonné.*

Qu'avez-vous donc, Miss ? Je ne vous reconnois plus.

EUGENIE, *tremblante.*

C'est moi...

LE BARON, *vivement.*

Quoi ! c'est moi.

EUGENIE *éperdue, se cachant le visage.*

Vous la voyez...

LE BARON, *brusquement.*

Vous m'impatientez. Qu'est-ce que je vois ?

EUGENIE, *morte de frayeur.*

C'est moi... Le Comte... Mon pere...

LE BARON, *avec violence.*

C'est moi... Le Comte... Mon pere... Achevez : parlerez-vous ? (*Eugénie se cache la tête entre les genoux de son pere sans répondre.*) Seriez-vous cette malheureuse ?

EUGENIE, *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.*

Je suis mariée.

LE BARON, *se leve & la repousse avec indignation.*

Mariée sans mon consentement ! (*Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le Baron à sa fille pour la relever.*)

SCENE VI.

Madame MURER, *accourant.* LE BARON, EUGENIE.

Madame MURER.

QUel vacarme ! quels cris ! A qui en avez vous donc, Monsieur ?

LE BARON, *releve tendrement sa fille ; il la jette sur son fauteuil & reprend toute sa colere.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez vous : l'insolente Miss mariée à l'insu de ses parens.

Madame MURER, *froidement.*

Point du tout. Je le sais.

LE BARON, *en colere.*

Comment, vous le savez !

Madame MURER, *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc moi ?

Madame MURER, *froidement.*

Vous êtes un homme très-violent, & le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON, *étouffant de fureur.*

Eh mais... Eh mais, vous me feriez mourir avec votre sang froid & vos injures. On m'ose déclarer...

Madame MURER, *fiérement.*

Voilà son tort. Je lui avois défendu : c'est par-là seulement

qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui cauſez.

EUGENIE, *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je aſſez malheureuſe !

Madame MURER, *fiérement.*

Laiſſez-moi parler, Milady.

LE BARON.

Milady ?

Madame MURER.

Oui, Milady : & c'eſt moi qui l'ai mariée de mon autotité privée au Lord Comte de Clarendon.

LE BARON, *outré.*

A ce Milord ?

Madame MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devois bien me douter que votre miſérable vanité...

Madame MURER, *s'échauffant.*

Quelles objections avez vous à faire ?

LE BARON.

Contre lui ? mille. Et une ſeule les renferme toutes : c'eſt un libertin déclaré.

Madame MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge ſi magnifique.

LE BARON.

Il eſt bien queſtion de cela. Je louois ſon eſprit, ſa figure, un certain éclat, des avantages qui le diſtinguent ; mais qui me l'auroient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuſe au mépris de ſes mœurs & de ſa réputation.

Madame MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien, il s'eſt autrefois permis des libertés qu'il eſt le premier à condamner aujourd'hui : car c'eſt un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, & ſcélérat avec les femmes : voilà le mot. Mais votre ſexe a toujours eu dans le cœur un ſentiment ſecret de préférence pour les gens de ce caractere.

EUGENIE, *toute en larme.*

Ah, mon pere ! ſi vous le connoiſſiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON.

C'eſt toi qui pleureras de l'avoir méconnu... Une femme juger ſon ſéducteur !

Madame MURER.

Mais moi ?...

LE BARON.

Vous ?... Vous êtes mille fois...

Madame MURER.

Point de mots, des choſes.

LE BARON, *avec feu.*

C'eſt un homme incapable de remords ſur un genre de fautes dont la multiplicité ſeule fait ſes délices ; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des déſordres qui feroient ſon déſeſ-

lesquelles il cherche ses victimes, ou choisit les complices de ses déréglemens.

Madame MURER.

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général; & plus vous reconnoissez de mérite à votre fille, plus elle est propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé, est d'être attachée à un homme sans mœurs; de partager les affections bannales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin, dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse & la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyois plus délicate, Eugénie.

EUGENIE, *du ton du ressentiment que le respect imprime.*

En vérité, Monsieur, je me flatte que jamais le modele d'un portrait aussi vil n'auroit été dangereux pour moi.

Madame MURER, *avec impatience.*

Mais c'est que le Comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il dans le feu de la premiere jeunesse un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs; mais...

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important.

Madame MURER.

Quel garant? Tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime, & augmente la bonne opinion; la franchise de son caractere qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs; sa générosité pour ses domestiques, & la bonté de son cœur qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGENIE, *avec amour.*

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous l'assure, mon pere.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant; tout cela n'est-il pas bien méritoire? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir? Et qu'en voulez-vous conclure?

Madame MURER.

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste & cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON, *adouci.*

Je le voudrois; mais...

EUGENIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON, *plus doucement.*

Mon enfant, l'ame d'un libertin est inexplicable; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du Capitaine sur sa derniere aventure n'avoient pas rapport à des tems antérieurs à son mariage avec toi.

Madame MURER.

C'eſt où je vous attendois. Tout cet amer badinage a porté ſur vòtre fille, dont l'union myſtérieuſe a donné jour à mille fauſſes conjectures; mais quand vous ſaurez qu'il adore...

LE BARON, *hauſſant les épaules.*

Il l'adore: c'eſt encore un de leurs termes, *adorer.* Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes; ceux qui les trompent les adorent: mais les femmes veulent être adorées.

Madame MURER.

Vous penſerez différemment, lorſque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union... LE BARON.

Comment?

Madame MURER, *du ton de quelqu'un qui croit en dire aſſez.*

Lorſqu'avant peu...

LE BARON, *à ſa fille..*

Bon! eſt-ce qu'elle dit vrai?

EUGENIE, *fléchiſſant le genou.*

Ah! mon pere! comblez par votre bénédiction le bonheur de vôtre fille. LE BARON, *la relevant avec tendreſſe.*

Réellement? Eh bien... eſt bien... eh bien, mon enfant, puiſque c'eſt ainſi, j'approuve tout. (*à part.*) Auſſi bien eſt-ce un mal ſans remede. EUGENIE.

De quel poids mon cœur eſt ſoulagé.

Madame MURER, *avec joie.*

Milady, embraſſez votre pere.

LE BARON, *baiſant Eugénie.*

Laiſſe-là Milady: ſois toujours mon Eugénie.

EUGENIE.

(*Avec feu.*) Toute la vie, mon pere. (*Par exclamation.*) Ah, Milord, quel jour heureux pour nous!

LE BARON, *du ton d'un homme que ce mot de Milord ramene à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu vous autres: puiſqu'elle eſt la femme de ce Milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage? car auſſi on n'y comprend rien.

Madame MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Diſcours de valets, bruits populaires.

EUGENIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'eſt que cela n'eſt pas net au moins.

Madame MURER.

Drink eſt ſon homme de confiance: il n'y a qu'à l'interroger vous-même. (*Elle ſonne.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DRINK. (*Cette Scene marche rapidement.*)

LE BARON.

Vous avez raiſon; je ſaurai bientôt... (*Saiſiſſant Drink au collet.*) Viens ici, fripon: dis-moi tout ce que tu ſais du mariage.

DRINK, *regarde autour de lui d'un air embarrassé.*

Du mariage? Est-ce qu'on auroit appris...Oh, maudit Intendant!...

LE BARON, *vivement.*

Cet Intendant? Parleras-tu? Faut-il?...

DRINK, *effrayé.*

Non, non, Monsieur.... Il n'est pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez?

LE BARON.

Oui.

DRINK.

(*A part.*) Il faut mentir ici. (*Haut.*) Il est véritable le mariage.

LE BARON.

Véritable? Eh bien, ma sœur?

Madame MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas, monsieur.

LE BARON, *avec violence.*

Tu ne mens pas, misérable?

DRINK, *à part.*

Allons, tout est découvert; quelqu'autre lettre sera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait: je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monsieur... puisque vous le savez aussi bien que moi...

LE BARON.

Traître!

Madame MURER, *retenant le Baron.*

Mon frere!

LE BARON.

Qu'il laisse son verbiage, & qu'il avoue.

DRINK, *cherchant & tirant une Lettre de sa poche.*

Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler.... Voici une lettre de M. Williams, l'Intendant de Milord.

LE BARON, *lui arrachant la lettre.*

Pour qui?

DRINK.

Elle est adressée à Madame.

Madame MURER.

A moi? d'où me vient cette préférence? Et quel rapport cet Intendant...

DRINK, *surpris.*

Comment, quel rapport? C'est le même qui a fait le mariage.

Madame MURER, *prenant la lettre du Baron.*

D'honneur, si j'y entends quelque chose. Elle est décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier, étant l'époux de ma fille....

DRINK, *tout-à-fait troublé.*

Quoi, Monsieur! C'est du nouveau mariage que vous parlez!

LE BARON.

Et duquel donc?

Madame MURER, *a lu.*

Ah, le scélerat ! (*Elle porte les mains à son visage qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE BARON, Madame MURER, EUGENIE.

Madame MURER, *avec horreur.*

IL nous a trompé indignement ! ma niece n'est pas sa femme.

EUGENIE, *les bras levés.*

Dieu tout puissant ! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Madame MURER.

Son Intendant a servi de ministre, & toute la race infernale de complices.

LE BARON, *frappant du pied.*

Rage ! fureur ! ô femmes, qu'avez vous fait !

Madame MURER, *effrayée.*

Mon frere, par pitié, suspendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle est.

EUGENIE, *se relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre... Mon pere, j'implore votre colere...

LE BARON, *hors de lui-même.*

Et tu l'as méritée... Sexe perfide ! Femme à jamais le trouble & le déshonneur des familles. Noyez vous maintenant dans des larmes inutiles... Avez vous cru vous soustraire à mon obéissance ? Avez-vous cru violer impunement le plus saint des devoirs ? Tu l'as osé ; toutes tes démarches se sont trouvées fausses ; tu as été séduite, trompée, déshonorée ; & le Ciel t'en punit par l'abandon de ton pere & sa malédiction.

EUGENIE, *s'élançant vers le Baron, & le retenant à bras le corps.*

Ah, mon pere ! ayez pitié de mon désespoir ; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON, *attendri la repousse doucement.*

Otez vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus misérable des hommes. (*Il sort.*)

SCENE IX.

Madame MURER, EUGENIE.

EUGENIE *courant dans les bras de sa tante.*

AH, Madame ! M'abandonnerez vous aussi ?

Madame MURER.

Non, mon enfant, écoutez-moi.

EUGENIE.

Ah ! ma tante, venez, secondez-moi : courons nous jeter aux pieds de mon pere, implorons ses bontés, & sortons tous d'une odieuse maison....

Madame MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester au contraire, & écrire au Comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGENIE, *avec horreur.*

Lui ?... Moi ?... vous me faites frémir.

Madame MURER.

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens ; il apprendra que votre pere veut implorer le secours des loix : la crainte ou le repentir peut le ramener...

EUGENIE, *outrée.*

Et je ferois assez lâche après son indignité... Je devrois respecter un jour celui que je ne peux plus estimer. J'irois aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, & une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée. Plutôt mourir mille fois.

Madame MURER, *fermement.*

Prenez garde, Mifs, qu'ici l'opprobre feroit le fruit du découragement.

EUGENIE, *au désespoir.*

L'opprobre ! m'en reste-t-il encore à redouter ? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malédiction de mon pere, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCENE X.

Madame MURER, *seule la regarde aller.*

Elle me quitte & n'écrit pas... (*Elle se promene.*) Un pere en fureur qui ne connoît plus rien ; une fille au désespoir qui n'écoute personne ; un amant scélérat qui comble la mesure... Quelle horrible situation. (*Elle rêve un moment.*) Vengeance, soutiens mon courage ! Je vais écrire moi-même au Comte : s'il vient... Traître ! tu payeras cher les peines que tu nous causes !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Madame MURER, ROBERT, *portant un bougeoir rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entr'acte ; le Salon est obscur.*

Madame MURER, *tient un billet, & en marchant se parle à elle-même.*

Il viendra. (*Au laquais.*) Vous avez été bien long-tems.

ROBERT.

Il n'étoit pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel, il se marie demain ; tout est sens-dessus-dessous : on ne savoit où prendre de l'encre & du papier.

Madame MURER, *à part.*

Il viendra... Ecoute, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin, tout auprès de la petite porte; tiens-toi là sans remuer ; & quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vîte ici m'en donner avis.

ROBERT.

ROBERT.

Il doit donc entrer par-là ?

Madame MURER.

Faites ce qu'on vous dit. (*Robert sort par la porte du jardin.*)

SCENE II.

Mde. MURER *seule, se promenant & frappant du billet sur sa main.*

IL viendra... Je te tiens donc à mon tour fourbe insigne ! Le parti est violent... c'est le plus sûr... Il convient si bien au caractere du pere... Je dois pourtant l'en prévenir. (*Elle regarde sa montre.*) J'ai le tems... Il est à consoler sa fille : il a jetté son feu maintenant... c'est comme je le veux... Il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici ! qu'il a l'air accablé !

SCENE III.

LE BARON, Madame MURER.

Madame MURER, *d'un ton sombre.*

EH bien, Monsieur, êtes-vous satisfait ? il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur.

(Le Baron s'assied sans rien dire, près de la table, & s'appuye la tête sur les mains d'un air accablé.)

Madame MURER, *continuant.*

Des éclats ! de la fureur ; sans choix de personnes.

LE BARON, *sourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

Madame MURER.

Un homme livré à ses emportemens.

LE BARON, *désespéré.*

Vous abusez de mon état & de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous, gardez votre héritage, il est trop cher : aussi bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin. (*Il se leve & se promene avec égarement.*)

Madame MURER.

Vous n'avez jamais su prendre un parti ?

LE BARON.

Je l'ai pris mon parti.

Madame MURER.

Quel est-il ?

LE BARON, *marchant plus vîte & gesticulant violemment.*

J'irai à la Cour... Oui, je vais y aller... Je tombe aux pieds du Roi : il ne me rejetera pas. (*Madame Murer hausse la tête.*) Et pourquoi me rejeteroit-il ? Il est pere... Je l'ai vu embrasser ses enfans.

Madame MURER.

La belle idée ! & que lui direz vous ?

LE BARON, *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai ? Je lui dirai, Sire... Vous êtes pere, bon pere... Je le suis aussi ; mais j'ai le cœur déchiré sur mon fils & sur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaisant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes ; vous ne

ferez pas insensible aux miennes. Mon fils s'est battu ; mais en homme d'honneur : il sert votre Majesté comme son bisaïeul, qui fut emporté sous les yeux du feu Roi ; il sert comme mon pere, qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles ; il sert comme je servois lorsque j'eus l'honneur d'être blessé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il verra mon estomac... mes blessures. Il m'écoutera ; & j'ajouterai : Un suborneur est venu en mon absence violer notre retraite & l'hospitalité ; il a déshonoré ma fille par un faux mariage. Je vous demande à genoux, Sire, grace pour mon fils & justice pour ma fille.

Madame MURER.

Mais ce suborneur est un homme qualifié, puissant.

LE BARON, *vivement.*

S'il est qualifié, je suis gentilhomme... Enfin je suis un homme... Le Roi est juste ; à ses pieds toutes ces différences d'état ne sont rien, ma sœur ; il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas, au dessus tout est égal, & j'ai vu le Roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand. (*Il va & vient.*)

Madame MURER, *d'un ton ferme.*

Croyez-moi, Mr. le Baron, nous suffirons à notre vengeance.

LE BARON, *n'a entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance... & qu'on le livre à toute la rigueur des lois.

Madame MURER, *très-ferme.*

Les lois ! la puissance & le crédit les étouffent souvent ; & puis c'est demain qu'il prétend se marier. Il faut le prévenir : incertitude ! lenteur ! est-ce ainsi qu'on se venge ? & la justice naturelle reprend ses droits par-tout où la justice civile ne peut étendre les siens. (*Après un peu de silence, d'un ton plus bas.*) Enfin, mon frere, il est tems de vous dire mon secret : avant deux heures le Comte sera votre gendre, ou il est mort.

LE BARON.

Comment cela ?

Madame MURER, *s'approche de lui.*

Ecoutez-moi. J'ai envoyé à Milord Duc un détail très-étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet ; ensuite votre fille n'a jamais voulu s'y prêter, mais j'ai écrit pour elle au scélérat, qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

Madame MURER, *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit... voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens & les miens : vous le surprendrez chez elle. J'ai ici un Ministre tout prêt : qu'il tremble à son tour.

LE BARON, *surpris.*

Quoi, ma sœur, un guet-à-pens ! des pieges !

Madame MURER, *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage.

LE BARON.

Vous avez raison ; mais quand il arrivera, j'irai au devant de lui, je l'attaquerai.

Mde. MURER, *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera ! Eh bien, je n'aurai pas ſurvécu à mon déshonneur.

SCENE IV.

Madame MURER, *ſeule.*

VA, vieillard indocile ! je ſaurai me paſſer de toi. J'ai fait le mal, c'eſt à moi ſeule à le réparer.

SCENE V.

Madame MURER, ROBERT.

ROBERT, *accourant.*

MAdame, j'ai entendu eſſayer une clef à la ſerrure ; je ſuis accouru de toutes mes forces.

Madame MURER.

Rentrons vîte. Je vais prendre ma niece chez elle, éteignez, éteignez. (*Le laquais éteint les bougies, ils ſortent.*)

SCENE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

Le Comte eſt en fracq, le chapeau ſur la tête & l'épée au fourreau dans une main, de l'autre il conduit Sir Charles qui a ſon épée nue ſous le bras. Le ſalon eſt obſcur.

LE COMTE.

VOus êtes ici en ſureté, Monſieur ; cette maiſon eſt à moi, quoique j'aie uſé de myſtere en y entrant... mais n'êtes-vous pas bleſſé ?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit ; mais apprenez-moi de grace, Monſieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuſe rencontre, ſans votre généreux courage, j'aurois infailliblement ſuccombé : ces quatre coquins en vouloient à mes jours.

LE COMTE.

Ce ſervice n'eſt rien, vous euſſiez ſurement fait la même choſe en pareil cas. On m'appelle le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES, *vivement.*

Quoi, c'eſt le Comte de Clarendon !... J'étois deſtiné à vous tout devoir, Milord, & à tenir de vous l'honneur & la vie.

LE COMTE.

Comment ſerois-je aſſez heureux ?

SIR CHARLES.

Je vous ſuis adreſſés de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le Chevalier Campley, pour qui ma ſœur & ma couſine m'ont écrit d'Irlande des lettres ſi preſſantes ; & que j'ai trouvé ſur la liſte des viſites à ma porte.

SIR CHARLES.

C'eſt moi-même. Depuis cinq jours je m'y ſuis préſenté tous les ſoirs ; aujourd'hui vous veniez de ſortir à pied ; l'on m'a indiqué votre route ; j'ai couru, & j'étois prêt à vous rejoindre lorſqu'ils

m'ont attaqué ; c'eſt la deuxieme fois depuis mon arrivée ; mais ce ſoir ſans vous, Milord.

LE COMTE.

Je ſuis enchanté de cette rencontre, le bien que ces Dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES.

Je me ſuis annoncé ſous le nom de Campley ; quoique ce ne ſoit pas le mien.

LE COMTE.

Ma ſœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiſer ici.

SIR CHARLES.

Contre mon Colonel. Il me pourſuit ; mais vous jugez à ce qui m'arrive, quel homme eſt cet adverſaire.

LE COMTE.

Cela eſt horrible ! Nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident ; je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un ſingulier embarras à votre ſujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonſtance m'oblige à vous faire un aveu. Je ſuis attendu dans cette maiſon pour une explication ſecrete : j'y venois à pied, lorſque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES, *ſouriant.*

Ne perdez pas avec moi un tems précieux.

LE COMTE.

Non, ce n'eſt pas ce que vous penſez ſurement. Mais vous ſavez que les mariages d'intérêt rompent ſouvent des liaiſons agréables ; c'eſt préciſement mon hiſtoire. Une fille charmante qui s'eſt donnée à moi, & que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec ſa famille ; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce ſoir ; je viens... aſſez embarraſſé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'eſt une griſette ſans doute ?

LE COMTE.

Ah, rien moins ! voilà ce qui m'afflige & qui m'embarraſſe. J'ai même un ſoupçon que ceci pourra bien avoir un jour des ſuites... Il y a un frere... Mais je crois entendre le ſignal convenu. Souffrez que je vous laiſſe un moment au jardin : vous voyez juſqu'où va déjà ma confiance en votre amitié. (*Le Comte le mene au jardin, revient & ferme la porte après lui.*)

SCENE VII.

Madame MURER, EUGENIE, LE COMTE *a poſé ſon épée ſur le fauteuil le plus près de la porte*, BETSY *tient une lumiere, elle rallume les bougies ſur la table, & ſe retire enſuite.*

Madame MURER, *attirant Eugenie à elle.*

C'Eſt trop réſiſter, Eugénie, je le veux abſolument.

LE COMTE, *d'un air empreſſé.*

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce ſoir m'a glacé le ſang : & les deux heures qui ont précédé ce moment, ont été les plus cruelles de ma vie.

LE COMTE.

Quel ſombre accueil ! à quoi dois-je l'attribuer ?

Madame MURER, *indignée.*

Deſcendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous ? ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré...

EUGENIE, *vivement à elle même.*

Affreuſe diſſimulation !

Madame MURER *lui fermant la bouche de ſa main.*

N'épuiſez pas le reſte de vos forces, ma chere niece. (*Au Comte.*) Ainſi, tout ce qu'on rapporte à ce ſujet, n'eſt donc qu'un faux bruit ? (*Eugénie s'aſſied, & couvre ſon viſage de ſon mouchoir.*)

LE COMTE, *moins ferme.*

Daignez revenir ſur le paſſé, & jugez vous-même comment ſe pourroit-il ?...

Madame MURER, *l'examinant.*

Vous vous troublez...

LE COMTE, *troublé.*

Si je ne ſuis pas cru, j'aurai pour moi... j'invoquerai les bontés de ma chere Eugénie.

Madame MURER, *froidement.*

Pourquoi n'oſez-vous l'appeller votre femme ?

EUGENIE, *outrée, à elle-même.*

Qui m'auroit dit, que mon indignation pût s'accroître encore ;

LE COMTE, *abſolument déconcerté.*

En vérité, Madame, je ne conçois rien à ces étranges diſcours.

Madame MURER, *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices : démens celui de ta conſcience, qui imprime ſur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de Williams. Le Comte la lit. Madame Murer l'examine avec attention pendant qu'il la lit.*)

LE COMTE, *a lu, & dit à part.*

Tout eſt connu.

Madame MURER.

Il reſte anéanti.

LE COMTE, *héſitant.*

Je le ſuis en effet ; & je dois m'accuſer, puiſque toutes les apparences me condamnent. Oui, je ſuis coupable. La frayeur de vous perdre, & la crainte d'un oncle trop puiſſant m'ont fait commettre la faute de m'aſſurer de vous par des voies illégitimes : mais je jure de tout réparer.

Madame MURER, *à part.*

Et plutôt que tu ne crois.

LE COMTE, *plus vîte.*

Vous fûtes outragée ſans doute, Eugénie, mais votre vertu en eſt-elle moins pure ? a-t-elle pu ſouffrir un inſtant de mon injuſtice ? Un profond ſecret met votre honneur à couvert ; & ſi vous daignez accepter ma main, à qui aurai-je fait tort qu'à moi ? L'amant & l'époux ne ſe confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie ?

Ah! l'égarement d'un jour une fois pardonné, sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGENIE, *se leve & le regarde avec dédain.*

O le plus faux des hommes! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Vas jurer aux pieds d'une autre femme des sentimens que tu ne connus jamais. je ne veux t'appartenir à aucun titre; je sais mourir. (*Elle entre dans sa chambre.*)

Mde. MURER *au Comte, en entrant après elle & emportant la lumiere.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux?

LE COMTE, *avec chaleur.*

Non, je la suis.

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

ELle se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi: elle sera à moi. Ah, qu'ai-je fait! pour l'abandonner, il ne falloit pas la revoir.

SCENE IX.

LE COMTE, SIR CHARLES, *rentrant.*

SIR CHARLES, *dans l'obscurité.*

Milord?

LE COMTE.

Est-ce vous, Chevalier Campley?

SIR CHARLES.

C'est moi.

LE COMTE.

Pardon: encore un moment, & nous sortons ensemble.

(*Il veut entrer chez Eugénie.*)

SIR CHARLES, *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien Milord; pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE, *n'écoutant point.*

Ce sont des valets: je vous rejoins.

SCENE X.

SIR CHARLES *seul, d'un air de méfiance.*

IL y a un grand mouvement dans cette maison: on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin: on vient d'en fermer la porte... Il a l'air troublé, Milord... L'explication doit avoir été orageuse.

SCENE XI.

SIR CHARLES, Madame MURER.

Madame MURER, *sort de la chambre d'Eugénie sans lumiere, dit à elle-même en marchant.*

LE voilà à ses genoux, l'instant est favorable: allons. (*Elle traverse le salon, & sort par la porte du jardin.*)

SCENE XII.

SIR CHARLES *seul, écoute & n'entendant plus rien, dit:*

HA! ha! cette voix a un rapport singulier... *Il se promene en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre.*) C'est un homme bien lâche que ce Colonel !... car ces gens n'étoient pas des voleurs... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de Milord Clarendon ! mon libérateur ! l'homme qui doit solliciter ma grace auprès du Roi ! que de titres pour l'aimer !... J'entends du bruit... je vois de la lumiere : écoutons.

SCENE XIII.

Madame MURER, SIR CHARLES.

Madame MURER *rentre, & dit à des gens qui sont derriere elle.*

N'Entrez que quand on vous le dira, vous vous rangerez tous vers la porte, & à sa sortie vous fondrez sur lui & l'arrêterez. Prenez bien garde qu'il ne vous échappe. *(Elle traverse le salon en silence & rentre chez Eugénie. Les laquais rentrent au jardin.)*

SIR CHARLES, *après avoir écouté.*

Il y a de la trahison ! Serois-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami.

SCENE XIV.

LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON, *entre par la porte du vestibule le chapeau sur la tête & l'épée au côté, sans lumiere.*

LE projet de ma sœur m'inquiete, Clarendon seroit-il ici?

SIR CHARLES, *tire son épée, & marchand fiérement au Baron, lui met la pointe sur le cœur, & lui dit.*

Qui que vous soyez, n'avancez pas.

LE BARON, *crie, en portant la main à la garde de l'épée.*

Quel est donc l'insolent ?

SIR CHALES, *d'un ton encore plus fier.*

N'avance pas ; ou tu es mort.

SCENE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.

LE BARON, *reconnaissant son fils.*

MOn fils !

SIR CHARLES.

O Ciel mon pere !

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure ?

SIR CHARLES.

Chez vous ? Et quel est donc cet appartement ? *(montrant celui où il a vu entrer le Comte.)*

LE BARON.

C'eſt celui de ta ſœur.

SIR CHARLES, *avec un mouvement terrible.*

Ah, grands dieux quelle indignité !

SCENE XVI.

Mde. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LEURS GENS.

Mde. MURER, *accourant au bruit, & criant d'étonnement.*

Sir Charles ! c'eſt le Ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES, *au déſeſpoir.*

Affreux événement ! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

Madame MURER.

Il va ſortir.

SIR CHARLES, *troublé.*

Ma ſœur ! mon libérateur ? je ſuis épouvanté de ma ſituation.

Madame MURER.

Oſez-vous balancer ?

SIR CHARLES, *les dents ſerrées.*

Balancer ?... non, je ſuis décidé.

Madame MURER, *aux valets.*

Approchez tous.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, EUGENIE.

EUGENIE, *au bruit ouvre la porte, & retenant le Comte dit :*

ILs ſont armés ! O Dieux ! ne ſortez pas.

LE COMTE, *la repouſſant.*

Je ſuis trahi. (*A Sir Charles.*) Mon ami, donnez-moi mon épée. (*Sir Charles, qui tient toujours ſon épée nue, court ſe ſaiſir de celle du Comte.*)

EUGENIE, *effrayée.*

Preſque en même tems. C'eſt mon frere.

LE COMTE.

Son frere !

SIR CHARLES, *furieux.*

Oui, ſon frere !

LE COMTE, *à Eugénie avec mépris.*

Ainſi donc vous m'attiriez dans un piege abominable.

EUGENIE, *troublée.*

Il m'accuſe !

LE COMTE.

Votre colere, vos dédains n'étoient qu'une feinte pour leur donner le loiſir de me ſurprendre.

EUGENIE, *tombant mourante ſur un fauteuil, Betſy la ſoutient.*

Voilà le dernier malheur.

Madame MURER, *au Comte.*

Tous ces diſcours ſont inutiles, il faut l'épouſer ſur le champ, ou périr.

LE COMTE, *avec indignation.*

Je céderois au vil motif de la crainte ? Ma main feroit le fruit d'une baffe capitulation ?... Jamais.

Madame MURER.

Qu'as-tu donc promis tout à l'heure ?

LE COMTE, *sur le même ton.*

Je rendois hommage à la vertu malheureufe : fa douleur étoit plus forte qu'un million de bras armés. Elle amolliffoit mon cœur, elle alloit triompher ; mais je méprife des affaffins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges ?

Madame MURER, *fortement aux valets.*

Saififfez-le.

SIR CHARLES, *se jette entre le Comte & les valets.*

Arrêtez.

Madame MURER, *plus fort.*

Saififfez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES, *d'une voix & d'un gefte terrible.*

Le premier qui fait un pas.

LE BARON, *aux valets.*

Laiffez faire mon fils.

(*Madame Murer, au défefpoir, va fe jeter dans un fauteuil en croifant fes mains fur fon front comme une perfonne au défefpoir.*)

SIR CHARLES *au Comte, d'un homme qui contient une grande colere.*

Ma préfence vous rend ici, Milord, ce que vous avez fait pour moi : nous fommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous font indignes des gens de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui préfente.*) C'eft déformais contre moi feul que vous en ferez ufage. Vous êtes libre; Milord, fortez, je vais affurer votre retraite : Nous nous verrons demain.

LE COMTE, *étonné, regardant Eugénie & Sir Charles tour-à-tour, à plufieurs reprifes.*

Monfieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi. (*Il regarde de nouveau Eugénie en foupirant comme un homme défolé. Il fort par la porte du jardin ; le Baron retient les valets & lui livre paffage.*)

SCENE XVIII.

LES PRECEDENS, hors LE COMTE.

Mde. MURER, *furieufe fe relevant & s'adreffant à fon neveu.*

C'Etoit donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici ?

SIR CHARLES, *troublé.*

Vous me plaindrez tous, lorfque vous faurez... Vous ferez vengés, n'en doutez pas... Mais cette Eugénie dont toute fa famille étoit fi vaine...

Mde. MURER, *d'un ton furieux.*

Sir Charles... vengez votre fœur, & ne l'accufez pas. Elle eft l'innocente victime... Entrons chez elle : venez vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES, *pénétré de douleur.*

Elle n'eft pas coupable ! Ah ma fœur ! pardonne mon erreur.

Reçois... (*Il lui prend les mains.*) Elle ne m'entend pas. (*A sa tante.*) Ne songez qu'à la secourir. (*Madame Murer, Betsy & Robert, qui se détachent du groupe des valets, emmenent Eugénie dans sa chambre par dessous les bras.*)

SCENE XIX.

LE BARON, SIR CHARLES, leurs gens.

SIR CHARLES, *du ton le plus terrible, en prenant la main du Baron.*

ET vous, mon pere! recevez pour elle le serment que je fais.... Oui, si la rage qui me possede ne m'a pas étouffé; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas consumé avant le jour? Je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura dévancé sa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils. (*Ils entrent chez Eugénie. Les laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.*

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIR CHARLES, Mde. MURER, *sortant de la chambre d'Eugénie.*

Madame MURER.

PAssons ici maintenant qu'elle est un peu calmée, nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES, *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris... l'outrage & l'horreur sont à leur comble. Ma fureur ne connoît plus de bornes. Le sort en est jeté : il va périr.

SCENE II.

Mde. MURER, SIR CHARLES, EUGENIE, *sortant de sa chambre l'air troublé, l'habillement en désordre, les cheveux bas, sans collier ni rouge, & absolument décoëffée.*

EUGENIE.

QU'ai-je entendu ? Mon frere ?...

SIR CHARLES, *lui baisant la main.*

Chere & malheureuse Eugénie ! si je n'ai pu prévenir le crime, au moins j'aurai la triste satisfaction de le punir.

EUGENIE, *cherchant à le retenir.*

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous ?...

SIR CHARLES, *avec fermeté.*

Ma sœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGENIE, *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu ! & vous voulez aller égorger votre semblable.

SIR CHARLES, *indigné.*

Mon semblable ! un monstre !

EUGENIE.

Il vous a ſauvé la vie.

SIR CHARLES, *fiérement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGENIE, *éperdue.*

Grand Dieu ! ſauvez-moi de mon déſeſpoir... Mon frere... au nom de la tendreſſe ; & ſur-tout au nom du malheur qui m'accable... Serois-je moins infortunée, moins perdue quand le nom d'un parjure... quand ſon ſouvenir ſera effacé ſur la terre... (*plus fort.*) Et ſi votre préſomption ſe trouvoit punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un pere ! Vous, l'appui de ſa vieilleſſe, vous allez mettre au haſard cette vie dont il a tant beſoin !... (*D'une voix briſée.*) pour une malheureuſe fille que tous vos efforts ne peuvent plus ſauver. Je vais mourir.

Mde. Murer ſe jette ſur un ſiege contre la table & appuye ſa tête deſſus.

SIR CHARLES, *avec feu.*

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGENIE, *déſeſpérée, du ton le plus violent.*

Non ! je n'en ſuis pas digne. En faut-il des preuves: Ah ! je me mépriſe trop pour le diſſimuler. Tout perfide qu'il eſt, mon cœur ſe revolte encore pour lui : je ſens que je l'aime malgré moi. Je ſens que, ſi j'ai le courage de le mépriſer vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je déteſterai votre victoire ; vous me deviendrez odieux ; mes reproches inſenſés vous pourſuivrons partout : je vous accuſerai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES, *en colere.*

L'honneur outragé s'indigne de tes diſcours, & mépriſe tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGENIE, *égarée.*

Ah, barbare ! arrêtez... quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir ! (*Madame Murer la retient, Sir Charles ſort.*)

SCENE III.

EUGENIE, Madame MURER, BETSY.

EUGENIE, *continuant avec égarement.*

LE ſpectacle de ſon épée ſanglante arrachée du ſein de mon époux... (*d'un ton étouffé.*) Mon époux ! quel nom j'ai prononcé ! mes yeux ſe troublent... Les ſanglots me ſuffoquent... (*Madame Murer & Betſy l'aſſeyent.*)

Madame MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGENIE, *pleurant amérement.*

Non : l'on ne connoîtra jamais l'excès de mes tourmens. L'inſenſé qu'il eſt ! s'il ſavoit quel cœur il a déchiré.

Madame MURER, *pleurant auſſi.*

Conſolez-vous, ma chere fille : l'horrible hiſtoire ſera enſévelie dans un profond ſecret. Eſpérez, mon enfant.

EUGENIE, *hors d'elle-même.*

Non, je n'eſpérerai plus : je ſuis laſſe de courir au devant du

malheur. Et plût à Dieu ! que je fusse entrée dans la tombe, le jour qu'au mépris du respect de mon pere je me rendis à vos instances ! votre cruelle tendresse a creusé l'abyme où l'on m'a entraînée.

Madame MURER, *avec saisissement.*

Quoi !... vous aussi, Miss !...

EUGENIE, *troublée.*

Je m'égare... Ah ! pardon, Madame, oubliez une malheureuse... (*d'une voix ténébreuse.*) où donc est Sir Charles... Il ne m'a pas entendue... Le sang va couler... Mon frere ou son ennemi percé de coups...

SCENE IV.

LES PRECEDENS. LE BARON, *entre.*

EUGENIE, *lui crie avec désespoir.*

MOn pere, vous l'avez laissé sortir !

LE BARON, *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien ! N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frere va tout réparer. (*A part.*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGENIE, *au désespoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer, mon pere ? la vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour ? Nos parens aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie ? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter ? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout-à-fait épuisé ?

LE BARON, *en colére.*

Imprudente ! un cœur aussi crédule, avec autant de moyens de t'en garantir ! (*Betsy sort par le vestibule.*)

SCENE V.

EUGENIE, Mde. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, *sans épée.*

LE BARON, *appercevant Sir Charles.*

MOn fils !...

Madame MURER.

Si-tôt de retour !

LE BARON.

Sommes-nous vengés ?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O mon pere ! vous voyez un malheureux... à deux pas d'ici, j'ai trouvé le Comte ; il a voulu parler ; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre ; mais lorsque je le chargeois le plus vigoureusement... ô rage !... mon épée rompue...

LE BARON.

Eh bien, mon fils ?

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le Comte ; je ne regarde point cette affaire comme terminée ; j'approuve votre ressentiment ; je connois comme vous les loix de l'honneur, nous nous verrons dans peu. Il est parti

Madame MURER.

Pour aller terminer son mariage : voilà ce que j'avois prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton déséspéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur, ma chere Eugénie ! je t'avois promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGENIE, *assise, d'un ton mourant.*

Le Ciel a eu pitié de mes larmes, il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine... O mon pere ! O mon frere !... serez-vous plus inflexibles que lui ? La douleur qui me tue, va laver la tache que j'ai imprimée sur ma famille. (*Ici sa voix baisse par degrés.*) Mais ce sacrifice lui suffit ; j'étois seule coupable, & le juste Ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le désespoir & la mort. (*Elle tombe épuisée, Madame Murer la reçoit dans ses bras.*)

SCENE VI.

LE BARON, SIR CHARLES, Mde. MURER, EUGENIE, *les yeux fermés, renversée sur un fauteuil.* BETSY.

BETSY, *accourant.*

ON frappe à coups redoublés.

Madame MURER.

A l'heure qu'il est... si matin... courez. Qu'on n'ouvre pas. *Betsy sort.*

SCENE VII.

Mde. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, EUGENIE.

LE BARON.

POurquoi ?

Madame MURER.

Il y a tout à craindre.. un homme aussi méchand... son oncle...

LE BARON.

Que peut-on nous faire ?

Madame MURER.

Après ce qui s'est passé cette nuit, mon frere... Un ordre supérieur... Votre fils... Que fait-on ?...

SIR CHARLES.

Il n'est pas capable de cette lâcheté.

Madame MURER.

Il est capable de tout.

SCENE VIII.

LES PRECEDENS. BETSY, *accourant.*

BETSY, *toute essoufflée.*

C'Est le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES, Madame MURER, *ensemble.*

Clarendon !

LE BARON.

Je le voudrois.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour... le même habit. Il me suit

SCENE DERNIERE.

LES PRECEDENS. LE COMTE DE CLARENDON, *entre précipitamment sans épée.*

L E B A R O N, *avec horreur.*

C'Est lui.

Madame M U R E R.

Il veut la voir mourir.

L E B A R O N.

Il mourra avant elle. *(Il avance vers lui, & met l'épée à la main.)* Défends-toi, perfide.

S I R C H A R L E S, *se jetant au devant.*

Mon pere, il est sans armes.

L E C O M T E.

J'ai cru que le repentir étoit la seule qui convînt au coupable. *(Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.)* Eugénie tu triomphe. Je ne suis plus cet insensé qui s'avilissoit en te trompant; je te jure un amour, un respect éternel. *(se levant avec effroi.)* O Ciel! l'horreur & la mort m'environnent, que s'est-il donc passé?

S I R C H A R L E S, *pleurant.*

Ces nouvelles arrivent trop tard: l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

L E C O M T E, *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

Madame M U R E R, *pleurant.*

Hélas! nous n'espérons plus rien. *(Betsi est debout derriere le fauteuil de sa maîtresse, & s'essuye les yeux avec son tablier.)*

L E C O M T E, *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle? Ah! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. *(D'un ton plus doux.)* Eugénie! chere épouse! Cette voix qui avoit tant d'empire sur ton cœur, ne peut-elle plus rien sur toi? (*Il lui prend la main.*)

EUGENIE, *rappellée à elle par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le Comte, se retourne, & dit.*

Dieux! j'ai cru le voir...

L E C O M L E, *se remettant à ses pieds.*

Oui, c'est moi.

EUGENIE, *dans les bras de sa tante, dit en frissonnant, sans regarder.*

C'est lui!...

L E C O M T E.

L'ambition m'égaroit, l'honneur & l'amour me ramenent à vos pieds... nos beaux jours ne sont pas finis.

E U G E N I E, *les yeux fermés & levant les bras.*

Qu'on me laisse... qu'on me laisse..

L E C O M T E, *avec feu.*

Non, jamais. Ecoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, & d'admiration pour un si noble ennemi, (*Il montre Sir Charles en se levant.*) j'ai couru me jetter aux pieds de mon oncle, & lui faire un aveu de tous mes attentats. Le

repentir m'élevoit au-dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur, il a lu l'acte faux qui atteste mon crime & votre vertu. Mon désespoir & mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous : il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer : mais, le dirai-je ? il a craint que je ne puisse jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon sort.

EUGENIE, *d'une voix lente, foible & coupée.*

C'est vous ! j'ai recueilli le peu de forces qui me restent, pour vous répondre, ne m'interrompez point... Je rends graces à la générosité de Milord Duc... je vous crois même sincere en ce moment... mais l'état humiliant, dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens...

LE COMTE, *vivement.*

N'achevez pas, je puis vous être odieux ; mais vous m'appartenez, mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGENIE, *douloureusement.*

Malheureux ! qu'osez-vous rappeler ?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappelerai mes crimes pour m'en faire des titres... Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne & vous ôte la liberté de refuser ma main ; vous n'avez plus le choix de votre place ; elle est fixée au milieu de ma famille : interrogez l'honneur ; consultez vos parens, ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON, *au Comte.*

Ce qu'elle se doit, est de refuser l'offre que vous lui faites ; je ne suis pas insensible à votre procédé, mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE, *pénétré.*

Laissez-vous toucher, Eugénie ; je ne survivrai pas à des refus obstinés.

EUGENIE, *veut se lever pour sortir, sa foiblesse la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines instances, le parti que j'ai pris est inébranlable ; j'ai le monde en horreur.

LE COMTE, *regardant autour de lui, s'adresse à Madame Murer.*

Madame, je n'espere plus qu'en vous.

Madame MURER, *fiérement.*

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte & d'un ton de dignité.*

Vous avez raison, celui qui s'est rendu si criminel, est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance... (*à Eugénie avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle, quand le ciel & la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein ? & l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t-il pas des droits plus sacrés que

ta résolution ? C'est pour lui que j'éleve une voix coupable ; lui raviras-tu par une double cruauté l'état qui lui est dû ? & l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature ? (*En s'adressant à tous*) Barbares ! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, & qui meurt de douleur à vos pieds. (*Il tombe aux genoux du Baron.*) Mon pere !

LE BARON, *le relevant, lui serre les mains, & après un moment de silence.*

Je vous la donne.

LE COMTE, *s'écrie.*

Eugénie ?

LE BARON, *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille ; celui qui se repent de bonne foi, est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

EUGENIE, *regarde son pere, laisse tomber sa main dans celle du Comte, & va parler, Le Comte lui coupe la parole.*

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne !

EUGENIE, *après un soupir.*

Va ! tu mérites de vaincre, ta grace est dans mon sein, le pere d'un enfant si desiré ne peut jamais m'être odieux. Ah, mon frere ! ah, ma tante, la vue du consentement que je fais naître en vous tous, me remplit de joie à mon tour. (*Mde. Murer l'embrasse avec joie.*)

LE COMTE, *transporté.*

Eugénie me pardonne ; ah ! la mienne est extrême : cet événement va nous rendre tous aussi heureux, que vous êtes dignes de l'être, & que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES, *au Comte.*

Généreux ami, que d'éloges nous vous devons.

LE COMTE.

Je rougirois de moi, si je n'avois aspiré qu'à les obtenir ; le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même & l'estime des honnêtes gens : voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON, *avec joie.*

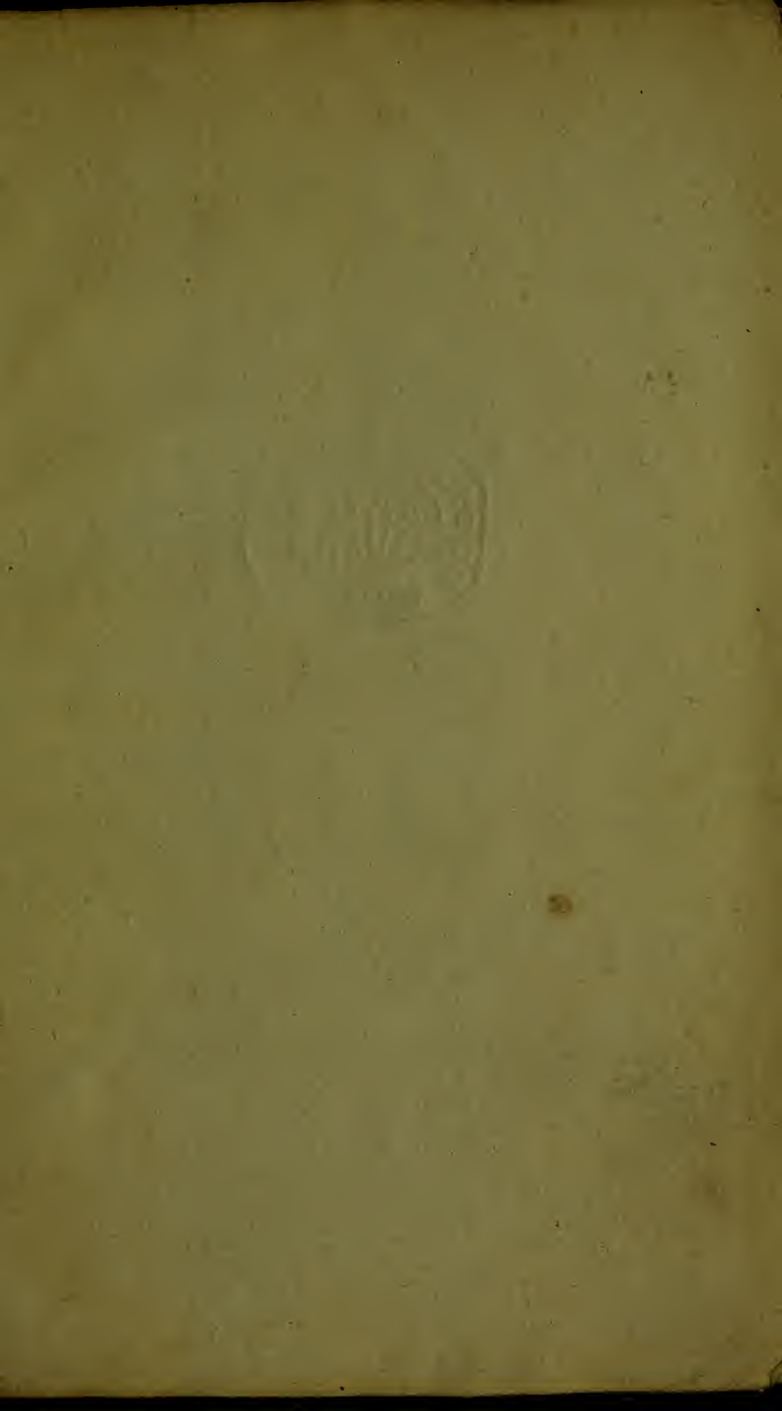
Mes enfants, chacun de vous a fait son devoir, aujourd'hui vous en recevrez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE, *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.*

O ma chere Eugénie.

Tous se rassemblent autour d'elle, & la toile tombe.

FIN.




DU THEATRE